

Les demoiselles de Provence tirées de La Ferme des Quatre reines ?

40 ans après, deux romans aux étranges similitudes

Haute Provence info 2 Vendredi 19 août 2005

L'historien-écrivain Jean-Yves Royer lève un livre à propos du succès de l'été en librairie : *Les Demoiselles de Provence* de Patrick de Carolis. Pour lui, le nouveau patron de France Télévisions semble avoir puisé dans le roman de Thyde Monnier, *La Ferme des quatre reines*, paru en 1963, de nombreux éléments de son roman... Beaucoup ont applaudi l'accession de Patrick de Carolis à la tête de France Télévisions, notamment dans sa région natale, le Sud de la France. L'Arlésien (52 ans) est en effet un journaliste reconnu par les écoles formatrices du terrain, par France 3, TFI, Antenne 2, M6 - il a créé la réussie et convaincante émission *Zone Interdite*. Aux commandes des *Rocines* et des *Atles* sur France 3, il a pris pleinement et sans jeux de mots son envol. Son émission cartonne, elle est non seulement visuellement réussie mais remporte les suffrages pour qui désire un réel contenu culturel. Bravo.

D'autres, ont vu en l'avènement de l'ère de Carolis dans l'empire France Télévisions (la Deux, la trois, la quatre, la cinq, ...) un verrouillage politique puisque - ce n'est un secret pour personne - il est un intime du couple présidentiel. Sa rencontre avec Bernadette, Première Dame de France, a d'ailleurs donné lieu à un ouvrage : *Conversation*. Un soutien efficace lors du choix par les patrons des ondes - le CSA - du candidat de Carolis pour succéder à Marc Tessier ? Sans réponse, puisque les sages de l'audiovisuel ont tranché dans le secret des urnes.

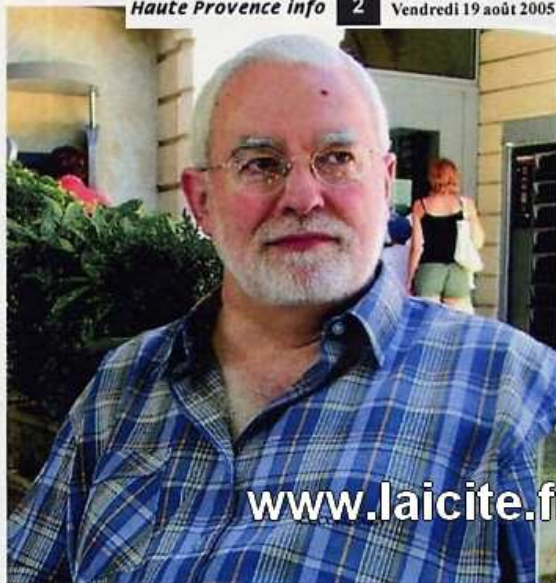
Mais à côté de cet épisode médiatique, Patrick de Carolis c'est aussi l'auteur à succès de l'été. Son roman *Les demoiselles de Provence* fait un malheur sur les têtes de gondoles des librairies. Paru chez Plon, il est le compagnon de milliers d'hexagoneux ou d'adépotes de la langue de Molière. Certes, l'aventure des quatre filles du comte de Provence toutes devenues reines au Moyen Âge, l'épopée est singulière, extraordinaire dans l'Histoire et mérite d'être contée par un auteur de bel acabit. Une Provence que Patrick de Carolis, connaît bien et dans laquelle il aime à retrouver ses racines, dixit le dos de couverture du livre, amené à devenir comme celui de *Conversation* un best-seller. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes littéraires.

Mais c'est là, que les premiers nuages qui parfois couvrent la Provence les soirs d'orage s'amoncellent. La fabuleuse histoire-romancée il faut le préciser car cela ôte de facto la valeur purement historique des faits - des filles de Bérenger V, comte de Provence et de Forelquier, et de Béatrice de Savoie : Marguerite, Eléonore, Sancia, Béatrice, qui prirent souverains comme époux fait des vagues du côté de leur pays d'origine.

Plagiat ou pure coïncidence ?

C'est en effet un connaisseur de l'histoire provençale, médiévale en particulier, enfant de Forcalquier, historien, écrivain du pays de Forcalquier et de la Haute-Provence, ancien adjoint à la culture et au patrimoine de la ville sous-préfectorale qui émet de gros doutes - euphémisme - sur cet ouvrage. Dans une interview (*) qu'il nous a accordé, Jean-Yves Royer nous parle de troublantes similitudes... Des suspicions de plagiat déploierait en effet leurs ailes sur les racines de l'inspiration de leur auteur...

En 1963, Thyde Monnier signe *La Ferme des quatre reines*, paru chez Plon. Jusque là, pas de quoi chagriner le plus assidu des lecteurs, puisque l'on a tant et tant écrit sur les quatre souveraines. Mais, aujourd'hui - fait troublant - de conséquents rapprochements de textes semblent établis par la recherche féconde de Jean-Yves Royer entre l'ouvrage de Thyde Monnier, mis sur les fonts baptismaux dans les années 60, et celui de Patrick de Carolis, paru cette année chez le même éditeur. Les grands esprits de la plume se retrouveraient-ils donc 40 ans plus tard ? Jean-Yves Royer - il ne semble plus le seul aujourd'hui - n'y croit pas vraiment et s'attache à la démon-



www.laicite.fr

trer. Jean-Yves Royer s'exprime ainsi : À la fin de son roman *Les demoiselles de Provence*, Patrick de Carolis remercie "Philippe Franchini pour la documentation très précieuse qu'il a mise à (sa) disposition et Muriel Beyer pour son accompagnement amical et avisé". Pour lui, il aurait été bien inspiré d'ajouter d'autres noms à cette liste. "Celui de l'auteur du titre de son livre pour commencer, puisque cette expression pour désigner les quatre filles de Raimon Bérenger V n'est pas de lui, mais de Gérard Sivéry, auteur de Marguerite de Provence, une reine au temps des Cathédrales où on peut lire page 179 à propos de Louis IX (ndlr : dit aussi Saint-Louis - époux de Marguerite) : "au lieu de se laisser mener par les demoiselles de Provence, c'est lui qui les utilise aux mieux des intérêts du royaume"... Mais surtout il aurait dû mentionner celui de Thyde Monnier, auteur d'un roman sur le même sujet, il a fait - sans jamais le dire - de nombreux emprunts". Plusieurs passages prêtent leur concours à cette suspicion.

Une lavande en question

En voici quelques uns, dévoilés par Jean-Yves Royer qui d'emblée - dès la première page du livre - note quelques bizarreries. Il cite Patrick de Carolis : "Forcalquier, 1231. L'été tend son voile bleu sur le pays de Forcalquier. (...) Un franc soleil y répand sa poudre d'or et lache ses effluves de chaleur sur la plaine de la Laye qui étale en contrebas ses terres à froment tachetées çà et là de carrés de lavande mauve".

Pour l'historien, "la plaine de la Laye (qui se nomme en réalité plaine de Mane, mais la Laye y coule) étale certes ses terres à froment, mais celles-ci y alternent avec des prés à vaches, malheureusement avec des carrés de lavande... D'autant que cette plante ne se cultive que depuis la fin du XIX^e siècle : jusque là on se contentait de la ramasser à l'état sauvage (mais pas dans la plaine de Mane, qui ne compte pas précisément parmi ses lieux de prédilection...). Et puis l'adjectif mauve désigne la couleur de la plante de même nom, un violet pâle tirant sur le rose. Le violet de la lavande est plus foncé et tend davantage vers le bleu ; ne parle-t-on pas, justement, pour dire la couleur de cette plante, de bleu lavande ? "Cette seule phrase comporte donc trois incongruités : il n'y a pas de lavande dans la plaine en question ; à l'époque mentionnée on ne saurait en trouver mille part des carrés ; enfin cette fleur n'est pas mauve". "Où donc Patrick de Carolis est-il allé chercher tout ça ? s'interroge l'historien, avant de faire remarquer. La jaquette du roman de Thyde Monnier présente précisément une cavalcade dans la plaine de Mane, avec en arrière-plan la ferme des

Encontres, le château de Saint-Maime et le Luberon. Or cette plaine est ici figurée zébrée de grandes traînées mauves, alternant avec des bandes rousses et d'autres vertes, parsemées des points rouges de manifestes coquelicots, au caractère messicole bien connu. On y verrait volontiers la source des "terres à froment tachetées çà et là de carrés de lavande

Les "Encontres" de deux auteurs



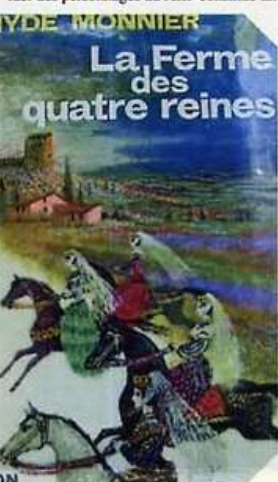
mauve" de Patrick de Carolis, puisqu'on sait ces caractéristiques impossibles dans la réalité à laquelle il se réfère...

Les "Encontres" de deux auteurs

M. Royer nous livre ensuite son analyse sur la Ferme des Encontres. Cette belle bâtisse fortifiée, où Thyde Monnier imagine que les filles du comte ont été en grande partie élevées, "existe réellement, au bas de la plaine de Mane, un peu avant Saint-Maime et Dauphin, dont les châteaux subsistent en partie". Mais, selon lui, "aucune source historique ne permet de placer en ces lieux quelque péripétie que ce soit concernant le comte de Provence et de Forcalquier ni ses filles. Aucun des châteaux susdits ne lui appartenait, et aucun document ne nous indique qu'il y soit venu un jour. Et moins encore ses filles, qui ne mirent sans doute jamais les pieds en Haute-Provence. Le premier rapprochement jamais effectué entre ces lieux et ces personnages est l'œuvre d'un historien local, D.J.M. Henry, dans ses Recherches sur la géographie ancienne et les antiquités du département des Basses-Alpes (Forcalquier, 1818)".

Pour lui, "Cet auteur ne saisissait pas le sens du toponyme La Cour, fréquent dans l'espace rural provençal où il désigne un enclos à montons, et que portait, au pied de Saint-Maime, la zone située entre les

confluents de la Laye et le Vion et avec le Largue (approximativement les alentours de l'ancienne gare). Il se figura donc, malgré le caractère parfaitement incongru de cette supposition, que c'était là que quelque seigneur tenait sa cour (en plein champ, près de la rivière...) et songea à celle de Raimon Bérenger". Mais, "comme nous allons le voir, poursuit Jean-Yves Royer, ce n'est pas à ces sources locales qu'est remonté ici Patrick de Carolis mais à la seule Thyde Monnier. L'idée de mettre en scène, dans ce récit de la vie de Raimon Bérenger V et de ses filles, la ferme des Encontres appartient en effet en propre à cette dernière. Une idée d'ailleurs assez cocasse, "ce bâtiment étant du XVI^e siècle (cf. Raymond Collier, La Haute-Provence monumentale et artistique, Digne, 1986, p. 317), et y faire évoluer des personnages du XIII^e constitue un



anachronisme... du même ordre que celui qui montrerait Louis XIV gravissant les étages de la tour Montparnasse ! Or Patrick de Carolis nous emmène (page 25) au lieu-dit les Encontres, dans une grande ferme fortifiée, où le comte a vécu enfant après son évocation d'Aragon. La comtesse en a fait le centre de ses excursions et y envoie ses filles afin de les initier à la vie et aux activités du peuple des campagnes, ce que tout enfant de seigneur se doit de connaître. "Ce n'est donc ni dans l'histoire, ni dans l'archéologie, que Patrick de Carolis a pu prendre cette idée saugrenue d'une initiation médiévale dans une maison renaissance, mais uniquement auprès de Thyde Monnier", assène notre interviewé.

Pour étayer davantage son argumentaire, Jean-Yves Royer évoque également "la gouvernante Flamenque et de Marca la Brune...". À la page 12 du livre de Patrick de Carolis on peut lire : "La gouvernante Flamenque professe la même opinion". Jean-Yves Royer explique alors que "nous ignorons tout de l'existence d'une éventuelle "gouvernante" des filles, de Raimon Bérenger, et il est de toute façon exclu qu'elle ait pu s'appeler Flamenque. Ce prénom a été forgé par Thyde Monnier à partir du nom de l'héroïne d'un roman occitan du XIII^e siècle, dont nous n'avons pas le titre mais que ses éditeurs appellent habituellement Le roman de Flamenca, ou Flamenca tout court. Mais aucun de ceux-ci ne s'est jamais avisé de le franciser en "Flamenque", et aucun document médiéval n'atteste de l'emploi de ce prénom, pure invention littéraire. C'est donc forcément dans Thyde Monnier, et nulle part ailleurs, que Patrick de Carolis a pris ce personnage, et son nom même. Un personnage qui paraît 16 fois chez Monnier, et 45 fois chez de Carolis".

La belle Marca la Brune

Après Flamenque, notre interlocuteur va avoir dans le personnage de Marca la

Brune matière à nourrir de solides arguments. Il déclare ainsi que "le principal personnage inventé du livre de Thyde Monnier (introduit page 15) est une brune très typée, cheveux noirs frisés, pieds nus, vêtue de vêtements bariolés. Elle se dit fille du célèbre troubadour Marcabru, reçu jusqu'à la cour d'Espagne mais réputé pour sa langue plus affilée qu'un bec de rapace. Elle se nomme Marca la Brune et prédit que les quatre filles du comte deviendront toutes reines". Et chez M. de Carolis ? Le principal personnage inventé du livre de Patrick de Carolis (introduit page 18) "est une brune très typée, aux cheveux noirs frisés, pieds nus, aux vêtements bariolés. Elle se dit fille du célèbre troubadour Marcabru, reçu jusqu'à la cour d'Espagne mais réputé pour sa langue plus affilée qu'un bec de rapace. Elle se nomme Marca la Brune et prédit que les quatre filles du comte deviendront toutes reines...". Seuls les adjectifs utilisés diffèrent parfois, mais pas les caractéristiques du personnage. Plus encore, chez Patrick de Carolis comme chez Thyde Monnier, elle prédit que les quatre filles du comte deviendront toutes reines...

Jean-Yves Royer argumente de même avec deux autres personnages inventés, dont Patrick de Carolis n'a même pas pris la peine de changer les noms : Gaucher, le "bastard" du comte, repris par Thyde Monnier à Eugène Planchud (mais Thyde Monnier, elle, cite nommément l'auteur provençal forcalquérien) et "la servante Fantine". "Soit donc en tout quatre personnages imaginaires (dans les seules 15 premières pages du roman de Thyde Monnier...), que Patrick de Carolis s'approprie en omettant de nous dire que d'autres les ont inventés..."

La griffe du dragon

Mêmes emprunts avec des animaux légendaires. Pour M. Royer "au dire de Thyde Monnier (page 21), dans le peuple provençal à l'époque on croit "au serpent moretueux vivant dans les bois touffus de Draguignan, au dragon ravageant Sisteron et Cavallion, à la Tarasque cachée dans les boues du Rhône (...)" Selon Patrick de Carolis (page 48), ces croyances sont partagées par la progéniture comtale, puisqu'il fait chanter à Eléonore : "A Draguignan un serpent mange les enfants, A Cavallion c'est un dragon, A Pâques sort la Tarasque..."

Visiblement agacé notre interlocuteur ajoute : "Ce ne sont pourtant pas les légendes qui manquent en Provence, et n'en citer que ces trois-là, pour qui plus est les donner dans le même ordre que Thyde Monnier, c'est signer son emprunt ! Et qu'on ne plaide pas la coïncidence : car en fait, Thyde Monnier s'est plantée, et a interverti les bestioles... C'est Cavallion qui a été délivré d'un serpent (lo Colòbne) par saint Yéran, tandis que Draguignan se voyait libéré de son dragon par saint Hermentaire... L'emprunt là est plus que signé : il est griffé !..."

Enfin, pour conclure sa démonstration l'historien de la Haute-Provence reprend lui aussi les termes d'une phrase qui figurent sur la 4^e de couverture du livre de Patrick de Carolis. Elle parle de la Provence : "Une Provence que Patrick de Carolis, né à Arles, connaît bien et dans laquelle il aime à retrouver ses racines". "Visiblement, il n'a pas creusé assez profond, car il aurait alors sûrement découvert que les vrais cigales - l'animal, car Patrick de Carolis n'hésite pas à qualifier de "cigales" nos quatre Demoiselles, qui auraient probablement peu goûté la comparaison... ne chantent pas en hiver comme il le prétend page 47 ! L'hiver, précisément, elles sont sous terre...". C'est un Jean-Yves Royer déçu et visiblement en colère que nous avons rencontré. "Quand il emprunte autant de choses à l'un de ses devanciers, un écrivain digne de ce nom a au moins la politesse, sinon l'honnêteté, de le citer..." a-t-il conclu.